

LA
RENAISSANCE
JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC PARLER

Notre République de dix ans, compte déjà un certain nombre de dates célébrées dans ses annales.

4 Septembre. Jour où elle sortit mutilée et sanglante de l'invasion prussienne ;

24 Mai. Jour où elle faillit succomber sous les coups de l'ordre moral ;

20 Novembre. Le septennat ;

Février 1875. Constitution Wallon et reconnaissance légale de la République, grâce à une voix de majorité ;

20 Février 1876. Elections législatives et enterrement définitif de l'Assemblée de malheur ;

16 Mai. Récidive de l'ordre moral et de la politique de combat ;

14 Octobre. Revanche du suffrage universel et nouveau balayage des fan-tôches Broglie, Fourtou, Buffet et Cie ;

14 Décembre. Soumission du maréchal Mac-Mahon ;

6 Janvier 1878. Première épuration du Sénat ;

31 Janvier. Démission de Mac-Mahon, avènement de M. Grévy.

Ces étapes successives nous montrent le chemin péniblement parcouru par la République, pendant ces onze années, où elle ne cessa de lutter pour l'existence, contre les coalitions réactionnaires associées parfois aux coalitions intransigeantes.

Parmi ces dates que nous venons de rappeler sommairement, la date du dimanche 8 Janvier ne sera pas une des moins importantes ni des moins notables, puisqu'elle est appelée à marquer la transformation définitive du Sénat réactionnaire en Sénat nettement républicain, et à consacrer l'avènement d'une majorité nouvelle assez indépendante et assez forte pour ne plus obéir aux rancunes des uns et aux préjugés des autres.

Dans vingt-quatre heures, s'il plait aux délégués sénatoriaux — et nous avons la conviction que cela leur plaira,

— le Sénat hargneux, grincheux, entêté, routinier, chicaneur, aura vécu, pour faire place à une Chambre Haute amie de la concorde et du progrès, et résolue à remplir loyalement son rôle constitutionnel en dehors des fourberies et des intrigues qui signalèrent l'existence de la majorité défunte.

Peu de gens la pleureront du reste et son oraison funèbre sera courte.

Mauvaise naissance, mauvaise vie, mauvaise mort.

C'est tout ce que l'on peut dire de mieux de la conception hybride à laquelle nous devons les inamovibles et les chevaliers de « la mort dans l'âme », toujours prêts à susciter des conflits et à voter contre l'intérêt de la République.

Grâce aux élections de demain dont le résultat n'est pas douteux ; grâce à cette seconde épuration, à cet échenillage des survivants de la politique de combat, nous ne verrons plus se dresser cette barrière devant laquelle sont venues s'échouer la plupart des réformes démocratiques, depuis l'article 7 jusqu'au scrutin de liste, en passant par les lois d'instruction publique, amendées et mutilées au point d'être méconnaissables.

Mieux que cela, en tournant au profit de la République cette clause de révision, dont les astucieux Broglie, Buffet et consorts voulaient faire un engin de destruction, la majorité du 8 Janvier asseoira sur des bases inébranlables le régime que la volonté nationale acclame depuis dix ans, dans toutes ses manifestations.

Nous avons donc le droit de saluer dès aujourd'hui l'aurore de cette consécration définitive, en exprimant le légitime espoir d'inscrire le 8 Janvier au nombre de ces dates heureuses que les anciens marquaient d'un caillou blanc, pour en rappeler l'influence féconde et le souvenir fortifiant.

JACQUES BARBIER

La Discipline

La candidature Labordère soulève à nouveau une vieille question longtemps controversée et qui ne risque pas d'être résolue de sitôt...

Cette question la voici : Quelle est la limite extrême de la discipline militaire ?

Où s'arrête l'obéissance passive du soldat ? Les réactionnaires endurcis n'admettent aucune borne à cette obéissance et à cette discipline.

Toutes deux leur paraissent infinies, indéfinies, absolues, sous peine de voir périr et sombrer tout ce qui constitue la force vive d'une armée.

Le soldat doit obéir à ses chefs comme une machine, comme un cadavre, comme une brute sans intelligence et sans réflexion.

Est-il nécessaire de démontrer longuement l'absurdité de cette théorie absolue et les conséquences singulières où elle pourrait nous conduire ?

Certes, nous ne sommes guère partisans de ce que l'on appelle les « bayonnettes intelligentes », et nous ne demandons pas qu'avant de faire un demi-tour à droite, le soldat raisonne longuement avec son caporal, pour découvrir s'il ne serait pas préférable de faire demi-tour à gauche.

Mais, voyons : un capitaine, un commandant, un colonel, un officier quelconque dit à un soldat : Tu vois cet homme qui passe dans la rue : mets-le en joue et tue-le !

Le soldat doit-il obéir, le soldat doit-il tuer ?

Vous voyez que nous prenons le fait de l'obéissance passive dans une de ses conséquences extrêmes.

Cela ne se produira jamais, dit-on. Pardon. Cela s'est produit dans tous les coups d'Etat et dans tous les coups de force. Au 18 Brumaire, comme au 2 Décembre, au lieu de fusiller un passant dans une rue ou sur un boulevard, on en fusillait deux cents, voilà toute la différence.

Eh bien ! nous soutenons que, sans porter la moindre atteinte à la discipline, un soldat peut se refuser à exécuter ce qu'il sait être pertinemment un forfait et un crime. C'est là, c'est à ce point qu'est la limite de l'obéissance passive.

Le soldat défenseur de la loi a le droit de désobéir quand cette loi est violée et foulée aux pieds.

Autrement, l'armée ne serait plus une armée nationale, mais une bande prête à tous les coups.

Il y a un autre argument : Comment le soldat peut-il savoir si la loi est violée ?

Le citoyen Fallembois. — La République n'a pas plus besoin de deux Chambres que nous n'avons besoin de deux nez et de deux bouches.

Polyte. — Bien envoyé !

Le citoyen Barbouilloux. — Non-seulement ça, mais l'histoire nous apprend que les Sénats n'ont jamais rien fait de bon. Ainsi c'est le Sénat romain...

Le citoyen Brisemiché. — Un clercal !

Le citoyen Barbouilloux. — Bien entendu, c'est le Sénat romain qui a fait la papauté.

Le citoyen Pourville. — La canaille !

Le citoyen Barbouilloux. — A preuve que Léon XIII demeure dans le même palais que César et Pompée.

Polyte. — Un malin ce Barbouilloux !

Guguss. — Y connaît son histoire sur le pouce.

Le citoyen Barbouilloux. — Faut-il vous parler encore des Sénats de Louis XIV et des Sénats de Louis XV, qui se réunissaient dans le Parc-aux-Cerfs ?

Le citoyen Bouloto. — Avec la Dubarry.

Le citoyen Barbouilloux. — Justement ! La preuve c'est que Béranger a fait une chanson là-dessus.

Le citoyen Trousselard. — Je la connais. Faut-il vous la chanter ?

Comment distinguera-t-il ce qui est crime de ce qui n'est pas crime ?

C'est moins difficile que vous ne le pensez. Les crimes d'Etat ne s'accomplissent pas du jour au lendemain, sans que l'opinion en soit saisie. Le moins intelligent des troupiers sait parfaitement ce qu'il fait, en envahissant un Parlement, en jetant des députés par les fenêtres, ou en mitraillant des promeneurs. Croyez qu'aucun des complices militaires du 2 Décembre ne s'abusait sur la portée de son action ; la preuve, c'est qu'il fallut les gorger plus tard de galons, de croix et de pensions pour les récompenser de cette « obéissance passive ».

Tout le problème se résume donc à ceci :

La discipline militaire est-elle au-dessus des lois ? L'obéissance passive va-t-elle jusqu'au crime, inclusivement ? Il faudrait être fou en scélérat pour répondre oui, et nous répondons : non.

NOS FUTURS SÉNATEURS

Le terrain se déblaye. Les innombrables candidats qui ambitionnent un fauteuil rembourré au Luxembourg sont arrivés, d'élimination en élimination, à n'être plus qu'une demi-douzaine environ.

Autre progrès à noter. Le beau principe de la suppression du Sénat, adopté une première fois, s'est vu complètement abandonné dans la deuxième réunion des délégués, et tous les candidats sérieux, depuis M. Edouard Millaud jusqu'à M. Vallier, en passant par MM. Guyot, Varambon et Munier, ont déclaré sans ambages qu'ils ne voyaient pas de suppression possible, et encore moins de suppression utile.

Le fait est que le premier motif aurait dû suffire, depuis longtemps, sans qu'il fût nécessaire de discuter longuement sur le second.

Avant de se répandre en déclamations et en théories sur la suppression du Sénat, il fallait d'abord s'occuper des moyens pratiques d'arriver à ce rêve du citoyen Gay, de Caluire, et de ses confrères en utopies. On commence à être las, en effet, de cette phraséologie creuse et passionnée qui n'aboutit qu'à des ergotages stériles ou à des engagements jésuitiques. Témoin le billet de la Châtre que signait récemment M. le sénateur Ferrouillat, aux délégués du Var : « Je voterai la suppression du Sénat —

Le citoyen Barbouilloux. — Tout à l'heure ! C'est pourquoi je vous dis avec l'autorité de Pompée, de Brutus, de la Dubarry, de Béranger : Il faut supprimer le Sénat !

En chœur (air des lampions). — Bas l'Sénat, bas l'Sénat !

Le citoyen Brisemiché. — C'est pas tout ça. Quand vous aurez supprimé le Sénat, il restera encore une autre Chambre ; la Chambre des députés, un tas de feignants qui ont encore rien fait et que nous payons quand même. Pourquoi les garder ? Pas de demi-mesures, je demande qu'on supprime les députés.

Le citoyen Bouloto. — Ne serait-ce pas un peu radical ?

Le citoyen Brisemiché. — Pas un peu, mais tout-à-fait. Nous ne sommes pas ici pour faire la petite bouche. Tout ou rien, voilà mon opinion.

Le citoyen Bouloto. — Cependant, remarquez, citoyen...

Le citoyen Brisemiché. — Je remarque rien, et je dis ce que je pense carrément.

Le citoyen Bouloto. — Vous avez raison ; pourtant, en supprimant les députés...

Le citoyen Fallembois. — Nous supprimons les candidats.

Guguss. — Voilà ce qui l'embête, Bouloto.

Feuilleton de la RENAISSANCE

Supprimons ! Supprimons !

Nous apprenons que dimanche, 8 janvier, deux heures avant le vote, une grande réunion doit avoir lieu à la Rotonde ou ailleurs, pour demander la suppression du Sénat et de bien d'autres choses encore.

Voici le compte-rendu, avant la lettre, de ces grandes assises intransigeantes :

Le citoyen Bouloto. — Nous allons constituer le bureau et nommer un président :

Le citoyen Fallembois. — Pas de président !

Le citoyen Bouloto. — Vous dites ?

Le citoyen Fallembois. — Je dis pas de président et je m'explique. — A quoi servent les présidents ? A rappeler les gens à l'ordre. De l'ordre, il n'en faut plus. Souvenez-vous, citoyens, que les présidents sont des instruments de tyrannie et d'oppression. Président de la République pour signer des décrets et palper des appointements ; président de

la Chambre, pour empêcher les gens de parler ; président de cour d'assises et de tribunaux, pour condamner le popl' !

Guguss. — Je te crois !

Le citoyen Fallembois. — Donc, il faut plus de présidents, je demande la suppression de tous les présidents. (Vive approbation).

Le citoyen Bouloto. — Alors nommons au moins un secrétaire.

Le citoyen Brisemiché. — Pas de secrétaire. De la bureaucratie, des gratte-papier qui vont porter leurs rapports à la police pour nous faire des dossiers avec ! Je demande la suppression des secrétaires.

Le citoyen Barbouilloux. — Approuvé. Mais vous savez, citoyens, que nous avons à nous occuper d'une suppression autrement importante :

Guguss. — Oui, oui, l'hospice des Quinze-Vingts.

Polyte. — La boîte à catarrhes ! (Rires d'assentiment.)

Le citoyen Barbouilloux. — Appelez-la comme il vous plaira, mais vous avez compris que nous ne pouvions pas supporter l'institution de ces deux Chambres...

Guguss. — Deux chambres, rien qu' ça d'appartement ! quand je pense que je n'ai qu'une suspente. Est-ce de l'égalité ?

quand la puissance de l'opinion publique l'aura rendue possible. »

Ainsi Bilboquet, — sans comparaison, — avait vu au marché une carpe magnifique qu'il achèterait... la semaine prochaine.

N'insistons pas. Le fait acquis aujourd'hui est qu'il n'y a de majorité ni parmi les délégués et encore moins parmi les candidats du Rhône pour le système de table rase cher à quelques rêveurs.

Tous nos aspirants Pères-Conscrits ont compris le ridicule d'entrer dans une Assemblée pour la démolir, et nous ont épargné la comédie peu estimable des restrictions mentales.

Croyez bien, en effet, que les dix-neuf vingtièmes des suppressionnistes ont le désir intime de rester sénateurs le plus longtemps possible, et que la suppression qu'ils ont sur les lèvres est à plusieurs kilomètres de leur cœur.

Ce point établi, il ne reste qu'à discuter la nuance des candidats en présence.

M. Thévenet, président du Conseil général, assisté de quelques-uns de ses collègues, avait pris l'initiative d'une liste composée de MM. Edouard Millaud, Andrieux, Guyot et Aynard.

Nous avons dit déjà ce que nous pensions de ces messieurs, et il est inutile d'y revenir longuement.

M. Edouard Millaud a la rare bonne fortune d'être porté sur toutes les listes; cela dit tout.

M. Guyot, député de Villefranche, occuperait la place qui était dévolue légitimement à son arrondissement dans la représentation sénatoriale; pas de discussions non plus.

La lutte allait donc se circonscrire autour des noms de MM. Andrieux et Aynard, lorsque ces messieurs ont cru devoir retirer leur candidature, pendant que le Comité Thévenet, satisfait d'avoir obtenu gain de cause sur la suppression du Sénat, déclarait sa mission terminée.

Nous n'avons pas à regretter cette détermination, en ce qui touche M. Andrieux. — Etant donné que M. Andrieux est un excellent député, dont la capacité et le talent rehaussent notre représentation législative, pourquoi eût-on fait de lui un sénateur?

Pourquoi eût-on laissé vide son siège à la Chambre, au risque de le voir occuper par quelque doublure du citoyen Bonnet-Duverrier ou même du citoyen Lagrange?

M. Andrieux a compris ce danger; il reste député et il fait bien.

Quant à M. Aynard, nous ne le voyons pas sans regret se retirer de la lutte, car nous persistons à croire que le choix était excellent au double point de vue des mérites personnels du candidat, de sa situation considérable et de ses déclarations nettement républicaines.

M. Aynard ayant accepté les deux points essentiels du programme sénatorial: révision de la Constitution et réforme de la magistrature, on pouvait être assuré qu'il ne laisserait pas plus protester sa parole en politique, qu'il ne laisserait protester sa signature en banque.

La majorité relative, très relative de la réunion du 2 janvier, préfère M. Vallier. Tous les goûts sont dans la nature, et nous en voyons bien la preuve.

Au total, nous nous trouvons en présence d'une liste à peu près définitive ainsi composée: MM. Millaud, Vallier, Munier et Guyot.

Il nous plairait seulement d'en rayer le très honnête, mais trop médiocre Vallier. Et si l'on a quelque embarras à le remplacer, prenez simplement le soliveau de la fable.

Après les réflexions qui précèdent, faut-il dire quelques mots du Comité indépendant, qui vient de se constituer en faisant choix, comme candidats, de MM. Flotard, Fournet, Ducreux et... Aynard?

Il est certain que, pour être indépendant, ce Comité est indépendant, mais peut-être pas de la façon dont il l'entend.

La première indépendance, en effet, que l'on doit constater chez lui, est l'indépendance de tout succès possible, car c'est le même Comité, sauf erreur, qui réunit jadis 45 voix sur la tête de M. Ducarre.

MM. Flotard, Fournet, Ducreux, seront-ils plus heureux?

Nous ne parlons pas de M. Aynard, qui s'est empressé de retirer son nom de cette galère.

Mais, quelle que soit l'honorabilité personnelle de MM. Flotard, Fournet et Ducreux, on peut dire, sans les offenser, que deux d'entre eux, pour le moins, manquent absolument de notoriété et de prestige.

Quant à M. Flotard, plus connu assurément et trop facilement entraîné dans l'évolution de M. Ducarre, depuis fort longtemps il caresse l'espoir d'un fauteuil au Sénat; l'espoir se dérobe comme le fauteuil, mais M. Flotard n'en persistera pas moins à être candidat aussi longtemps qu'il y aura, de par le monde, un Sénat et des fauteuils pour s'y asseoir.

Cette douce illusion n'empêche pas, du reste, M. Flotard d'être un galant homme et un homme d'esprit; seulement, qui n'a pas ses petits défauts?

Le rôle du Comité « indépendant » se bornera donc à un intermède sans conséquence, comme sans succès. On ne sifflera pas, oh non! pourquoi se donner cette peine? C'est bien assez de sourire.

FEUILLES VOLANTES

La mort de M. Héroid, préfet de la Seine, laisse vacant un siège qui ne paraît pas devoir manquer de compétiteurs.

On a déjà mis en avant une douzaine de noms, sinon plus, pour la préfecture de la Seine.

MM. Engelhard, de Hérédia, Hérisson Quantin, Hébrard, Alphand, Floquet etc., plus M. Oustry, préfet du Rhône.

Mais il est probable que l'on choisira un Parisien et que M. Oustry nous restera. Nous ne nous en plaignons pas.

Non que notre préfet ne mérite cet avancement et ne soit digne de passer de la province à la capitale et de la seconde à la première ville de France.

Seulement, pourquoi nous priver de l'intelligence et des services d'un fonctionnaire qui a réussi à Lyon, comme jamais préfet ne réussit depuis de longues années!

S'il y a des faveurs sur place à accorder, qu'on les accorde; mais d'une façon générale et au point de vue de la bonne administration, nous serions volontiers disposés à échanger l'inamovibilité de la magistrature, contre l'inamovibilité des préfets, quand cette dernière inamovibilité s'appuie sur le mérite et les services rendus.

Les mots de services rendus nous amènent, par une pente douce, à la déclaration assez originale ou tout au moins naïve de M. le sénateur Vallier devant les délégués réunis.

— J'ai toujours été pendu, pour vous, à la sonnette des ministres! s'est écrié M. Vallier avec une émotion communicative.

Si le mouvement oratoire manque de noblesse, il se rattrape sur la sincérité, et nous sommes convaincu que M. Vallier a rempli consciencieusement son rôle de pendu... aux sonnettes ministérielles.

Mais c'est précisément dans cet aveu dépourvu d'artifice que nous trouvons la preuve que M. Vallier a une conception sinon fautive, du moins trop médiocre du rôle d'un sénateur.

Le citoyen Barbouilloux. — Inventé l'empire romain?

Le citoyen Planchetout. — Non, le suffrage universel.

Le citoyen Barbouilloux. — Croyez-vous m'apprendre l'histoire?

Le citoyen Planchetout. — Non, mais il me semblait que Ledru-Rollin...

Le citoyen Brisemiche. — Assez causé; Ledru-Rollin ou un autre, il ne faut plus du suffrage universel qui n'est pas si universel que ça, puisqu'on raje des électeurs.

Guguss. — La preuve c'est que j'en suis pas.

Le citoyen Bouloto. — Je crains que vous n'entriez dans une mauvaise voie.

Polyte. — M. Vallier est opportuniste?

Guguss. — Encore pire; il est candidat!

Le citoyen Barbouilloux. — Pas de personnalité désagréables.

Trousselard. — Et la question sociale! Nous n'avons encore rien dit de la question sociale. Toute votre politique, voyez-vous, c'est de la blague, il n'y a que le socialisme.

Polyte. — Bien tapé. Je demande la suppression des capitalistes; pour distribuer leur argent au peuple, dont je suis.

Guguss. — Part à deux, alors.

Il est bon d'être dévoué à ses électeurs, de prendre en main leurs intérêts généraux ou particuliers, parfois trop particuliers, mais nous ne pensons pas que cette sollicitude doive se manifester exclusivement par des stations dans les antichambres ou des suspensions aux sonnettes. Mieux vaudrait l'influence de l'autorité, du talent et de la valeur personnelle que des démarches incessantes qui rentrent par trop dans le rôle de commissionnaire dont nous parlait dernièrement le citoyen Joseph Thivollet.

Grande réunion d'avocats lyonnais, la semaine dernière, pour fêter la réélection du bâtonnier M^e Genton.

Au dessert, le baron Chaurand, doyen de la corporation et ennemi des pompiers, par surcroît, porta un toast de congratulations, suivi d'un autre toast, dans lequel M^e Genton exprima quelques inquiétudes sur l'avenir de l'ordre des défenseurs privilégiés de la veuve et de l'orphelin.

Nous croyons ces angoisses prématurées, car nul ne songe à porter la main sur cette arche sainte, quoiqu'elle soit, à Lyon, entre les mains des adversaires déterminés de la République.

Tout ce que nous demandons à ces messieurs, c'est d'apporter moins d'acrimonie et moins de colère dans leur opposition. La République, bonne fille, ne les tourmente guère; elle les laisse manifester à leur aise à coups de toque ou de chapeau; elle ne trouble ni leurs agapes fraternelles, ni leurs potins de la salle des Pas-Perdus, ni leurs plaidoyers violents, ni leurs cercles catholiques.

Or, nous le demandons de bonne foi, quel est le règne qui leur donnerait plus de liberté?

Pas l'Empire à coup sûr, devant lequel la plupart de nos royalistes d'aujourd'hui s'inclinaient avec déférence et révérences. Alors que demandent-ils? Le rétablissement des jésuites? Eh, mon Dieu, ils devraient bénir, au contraire, cette persécution anodine qui donne prétexte à tant de beaux discours et à tant de bons diners. ZÉDE.

LE NOUVEAU SOLDAT DU PAPE

— Eh bien! le nouveau soldat du pape, c'est M. de Mun.

— Ah! bah! voilà de l'histoire ancienne.

— Attendez un peu: c'est Mgr Fava!

— Vous badinez; cherchez ailleurs.

— Alors, je ne vois plus que le 34^e Saint-Cyrien, celui qui ne veut pas rentrer à l'École.

— Pas même. Le nouveau soldat du pape, c'est M. de Bismarck.

— Mais il est protestant, huguenot, hérétique, relaps, tout le tremblement.

— Oui, mais il a un Parlement à faire marcher, et ce Parlement ne marche pas du tout, et M. de Bismarck, après avoir gratté un des ses trois cheveux, a eu une idée.

— Oh! M. de Girardin en avait une tous les jours.

— Aussi avait-il plus de trois cheveux, une mèche entière; mais ne m'interrompez plus. Les forces protestantes ou librepenseuses du Parlement d'Allemagne se balancent ou à peu près contre celles que représente le bataillon des fidèles de M. le chancelier. Toute la question est de savoir de quel côté ira le groupe catholique, celui qui fait pencher la balance du côté de Bismarck ou du côté des particularistes, progressistes, socialistes, etc., etc. — Eh! dame! le parti catholique est en délicatesse avec celui qui a inventé le Kultur-

Polyte. — Savoir!

Guguss. — Tu voudrais tout garder, alors?

Polyte. — Mais dame, si je prends, je garde.

Guguss. — En voilà un accapareur! Je demande la suppression de Polyte.

Le citoyen Trousselard. — C'est comme les habits. Il y a des gens qui ont des paletots avec de la fourrure haut comme ça, tandis que nous grelottons sous du drap râpé; est-ce qu'on ne pourrait pas partager?

Le citoyen Brisemiche. — Il n'y a qu'un moyen radical. Puisque nous supprimons le Sénat, la Chambre, les députés, les capitalistes, supprimons aussi les paletots.

Le citoyen Baluchon. — Et les redingotes! Pas besoin de redingotes quand on a des vestes.

Le citoyen Trinquaille. — Encore du luxe inutile; une blouse suffirait pas? Supprimons les vestes!

Le citoyen Galapias. — Vous n'êtes que des aristos auprès de nos pères de 93 qui se faisaient gloire d'être sans-culottes. Je demande la suppression des pantalons!

Une voix (timidement). — En toute saison?

Le citoyen Galapias. — Pendant l'hiver

kampf et fait marcher messieurs les évêques comme Paul Bert ne se le permettra pas de sitôt. — Un persécuteur, ce Bismarck, un Dioclétien remplaçant le Falerne par des bocks et la toge par une tunique de lussard; — à cela près, l'émule et le portrait de ce Romain sanguinaire.

Mais il est encore plus rusé que sanguinaire ce Dioclétien de Berlin; il s'est dit: Avec toutes ces histoires-là, je suis flambé si je n'ai pas la majorité dans mon Parlement. Et je l'aurai, dussé-je promettre la lune à ces gredins de catholiques.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il ne leur a pas promis la lune, mais bien le rétablissement du pouvoir temporel. Et voilà que tous les papes, sous-papes et sous-sous-papes de Rome jubilent et commencent à se dresser sur leurs ergots, tandis que le Parlement italien commence à grogner comme un dogne auquel on essaye d'enlever un os.

Et pendant ce temps-là, ce gros malin de Bismarck continue à promettre gravement au nonce du pape que, d'ici fin courant, son patron rentrera tambours battants dans sa ville éternelle purgée définitivement de ces roitelets de Savoie qui y ont déposé leur couronne de quatre sous. — Et le nonce expédie des bulletins au pape, et le pape fait des allocutions, ni chien ni loup, où il laisse lire entre les lignes que d'ici peu ça va bien changer, — et Bismarck (gros malin) rit dans sa moustache en pensant que le moment des votes arrivant, il faudra bien que les catholiques du Parlement y aillent bon jeu bon argent, parce que, leur dira-t-il, donnant donnant.

Par exemple, quand il aura reçu, savoir comme il s'y prendra pour rendre. Croyez-vous bien qu'il mettra l'Europe à feu et à sang, pour rétablir Léon XIII sur le trône de ses aïeux spirituels, qui ont déclaré que Luther était un être immonde?

— Eh! cela me semble un peu roide!

— Ça doit bien lui sembler encore plus roide à lui-même, mais comme toujours, le chancelier allemand spéculé sur une infirmité qu'il a bien souvent considérée face à face: la bêtise humaine.

— C'est vrai; rappelez-vous quand il promettait la Belgique à Napoléon III, pour qu'il lui laissât manger en paix ce gros morceau qui s'appellait l'Autriche.

L'Autriche digérée, il a fallu que ce pauvre innocent de Napoléon déchantât.

— Oui, l'histoire ressemble fort à celle d'aujourd'hui.

— Alors, si Bismarck est le nouveau soldat du pape...

— On ne le mettra pas dans les troupes d'élite?

— Et Humbert peut dormir tranquille?

— Oh! oui. Il a du temps avant de déménager.

LES PÊCHEURS CONVERTIS

Vous connaissez la maxime évangélique: Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pêcheur converti que pour quatre-vingt-dix-neuf justes.

Gambetta, que l'on croyait moins évangélique que ça, paraît avoir une inclination marquée à appliquer cette doctrine, très charitable assurément, mais aussi fort découra-

on pourra porter des caleçons de bains... ne me demandez pas autre chose.

Le citoyen Rincebec. — C'est trop de concessions; les concessions ont toujours perdu le peuple. (Oui, oui!) L'homme n'aura jamais résolu le problème du socialisme égalitaire, tant qu'il ne sera pas revenu à l'état de nature. Ni blouse, ni culotte, ni caleçon, ni...

Le citoyen Barbouilloux. — N'allez-vous pas trop loin?

Le citoyen Rincebec. — Jamais trop loin! le socialisme n'a pas de limites, je demande la suppression des chemises!

Le citoyen Barbouilloux. — Nous allons porter ces vœux aux délégués. Y a-t-il encore quelque chose à supprimer?

Le citoyen Beaujeu. — Je réclame la suppression des cheveux. Au nom de l'égalité démocratique, tous les hommes doivent être chauves.

Le citoyen Veauradieux. — Et la suppression des crétins?

Le citoyen Trousselard. — Je m'y oppose au nom de la liberté de réunion. Il n'y aurait plus moyen de causer de ses petites affaires.

geante pour les quatre-vingt-dix-neuf justes. Depuis moins de deux mois, en effet, qu'il a le pouvoir en mains, nous avons vu arriver, dans son empyrée ministériel, un certain nombre de ces pécheurs convertis, en l'honneur desquels on tuait le veau gras du budget.

Les Carobert, les Bourbaki, les Miribel, appelés à la haute direction de notre armée, dans le conseil supérieur de la guerre, et, enfin, M. J.-J. Weiss, mis pour ainsi dire à la tête de nos relations internationales.

On a volontiers passé condamnation sur les militaires. Il s'agissait de questions spéciales exigeant des connaissances techniques, et il semblait naturel et patriotique de ne point priver notre armée nationale du concours de toutes les capacités et de tous les mérites, sans que l'on regardât de trop près à la cocarde.

Mais, cette doctrine acceptée, il deviendrait imprudent et dangereux de la pousser jusqu'à ses conséquences extrêmes, sous peine de se voir acculer aux situations les plus bizarres.

M. Weiss, journaliste de talent, homme d'esprit, tant que vous voudrez, était-il indispensable à la bonne marche de nos affaires extérieures?

Notre diplomatie manquait-elle de M. J.-J. Weiss comme l'agriculture manque de bras? Le besoin de M. Weiss était-il tellement impérieux, tellement nécessaire, qu'il n'eût dû oublier toutes les frasques réactionnaires de ce normalien sceptique?

Car, enfin, il faudrait avoir la mémoire trop courte, pour ne pas se souvenir qu'indépendamment de ses antécédents olivéristes, M. J.-J. Weiss a fait toutes les campagnes de l'ordre moral dans les journaux les plus féroce-ment réactionnaires, tels que le *Paris-Journal*, de M. de Péne.

C'est dans cette feuille haineuse et violente que M. Weiss poussait carrément le maréchal à un coup d'Etat, en faisant sonner haut les quatre cent mille hommes placés sous ses ordres.

Or, M. Weiss, pécheur converti, réactionnaire rallié, ordre-moralien repentant, serait aujourd'hui indispensable à la République, serait digne de tous les appointements et mériterait tous les galons du ministère Gambetta?

Ce sont-là des fantaisies plus qu'étrangées. En un mot, comme en cent, on ne doit jamais accepter que sous bénéfice d'inventaire ces repentis imprévus trop disposés à passer à la caisse.

Si la République doit être ouverte à deux battants à toutes les adhésions, à toutes les alliances, nous ne voyons pas qu'elle soit obligée de les acheter et de réserver ses faveurs aux pires ennemis de la veille, encore tout chauds de leurs polémiques et de leurs luttes. La théorie du pécheur et des quatre-vingt-dix-neuf justes, dont nous parlions plus haut, est, répétons-le, très généreuse, très chevaleresque et très orthodoxe, mais elle risque fort de décourager et de dégoûter les quatre-vingt-dix-neuf justes de leur métier.

Or, Dieu le Père-Gambetta avec son pécheur converti, cela ne ferait jamais que deux, et deux contre quatre-vingt-dix-neuf, c'est un peu maigre comme majorité.

construiraient-ils pas des rues de la République? Aimerais-tu mieux qu'on eût laissé à celle-ci le nom du faquin qui s'est permis de mettre nos pantoufles aux Tuileries, au Louvre et à Versailles?

Louis XIV. — Vous voulez parler de ce petit-neveu de Buonaparte qui fut général de notre arrière-petit-fils Louis XVIII? — J'avoue que, Républicains ou Buonapartistes, je ne vois sortir de ce ramassis que des manants, vilains, gens de sac et de corde...

Henri IV. — Et puis, voyons, ils ont laissé notre nom de famille à une de leurs plus belles rues. — C'est gentil et je sais gré à leurs échevins...

Louis XIV. — Ils appellent cela des conseillers municipaux.

Henri IV. — A leurs conseillers municipaux d'avoir oublié la rue Bourbon dans leurs déclassements. De même qu'ils sont assez galants pour nous et nos chevaux; — ils nous tiennent les uns et les autres en bon état de conservation.

Louis XIV. — Oui, vous en parlez à votre aise, vous qui êtes perché sous les toits. Moi qui suis plus acce sible, je n'ai dû mon salut qu'à une inscription étonnante gravée sur mon socle... Enfin!...

Henri IV. — Trêve de doléances. Puisque nous avons un moment de liberté, profitons-en pour visiter cette ville — aussi incognito que possible. Mais j'avoue que je vais un peu à l'aventure et si je trouvais un guide...

Clarion. — Un guide, voilà. Depuis le temps que je parcours la ville avec ma montre au col, mon chapeau pointu sur la tête et mes prospectus à la main, je dois la connaître, et je la connais.

Louis XIV. — Quel est ce masque?

Henri IV. — Il a l'air brave homme, quoique horripilement vêtu. Conduis-nous, mon brave, tu auras acquis des droits éternels à la reconnaissance de ceux de notre maison... et de père en fils...

Clarion. — Eh bien! ça risque de s'arrêter avant peu, si j'en crois ce qu'on raconte de votre dernier descendant...

Henri IV. — Hélas! je sais que, malgré qu'il se nomme de mon nom, il me ressemble bien peu, le pauvre diable, et à mon petit-fils aussi...

Clarion. — Oui, vous étiez de jolis paroissiens, tous les deux.

Louis XIV. — Qu'est-ce à dire, manant? tu te permets de lever les yeux jusqu'à l'alcôve de nos faiblesses royales?

Clarion. — Hé! Vous abaissiez bien les vôtres jusqu'à notre bourse quand il s'agissait de la... meubler, votre alcôve royale!...

Henri IV. — Assez! — Si nous nous disputons déjà, nous n'avancerons guère, ventre-saint-gris. En route et commençons nos visites.

Clarion. — Il n'est pas nécessaire de vous fatiguer. Je vais tout simplement vous mener au Grand-Théâtre. Il y a là une troupe admirable recrutée à grands frais par un directeur incomparable, — et au lieu de courir à la recherche des curiosités de l'année, ce sont elles qui défilent devant vous. — Je serai là pour vous expliquer ce que vous n'auriez pas l'intelligence de comprendre...

Louis XIV. — *Quos ego!*...
Clarion. — Eh! ne m'insultez pas, vous, grand gone; je suis du plateau, et c'est déjà bien assez de se lantibardaner avec vous sur les cadettes de la rue de la République, sans que vous veniez encore me bafouiller vos gogandises. Allons, en route!

Henri IV. — Et ralliez vous à mon panache blanc!

2^e TABLEAU

(Changement à vue)
Le Grand-Théâtre, nos trois héros sont installés dans la loge du général, le rideau est baissé.

Henri IV. — C'est très joli, ici. — De mon temps on ne connaissait pas cette façon de placer les gens à la comédie.

Louis XIV. — J'avais mieux que cela à Versailles.

Clarion. — Mais les gens de la Croix-Rousse n'y allaient pas pour douze sous, vieux malin. Votre grand-père vaut mieux que vous, si vous voulez le savoir.

Henri IV. — Et puis, n'oubliez pas, guide, que j'ai inventé la poule au pot.

Clarion. — Vous auriez bien plutôt inventé la manière de la plumer sans trop la faire crier; ça va bien, tenez vous tranquilles, on va commencer.

Louis XIV. — Quel est cet homme jeune et beau qui tient la place de mon ancien marmiteux Lulli?

Clarion. — C'est M. Alexandre Luigini. Ils sont tous musiciens comme la musique dans cette famille, et, s'il est jeune, je vous promets qu'il manie le bâton d'orchestre comme un vieux de la vieille. D'ailleurs le voilà qui frappe sur son pupitre; ça commence, motus.

L'orchestre joue avec un chic exquis l'ouverture de *Guillaume*.

Henri IV. — C'est fort bien. — Ah! la toile se lève: joli décor; par qui?

Clarion. — Ici, il n'y a que Genivet pour brosser des toiles de fond comme cela. C'est un artiste de grand mérite. Il décore nos théâtres depuis dix ans et il fait mieux que son *Devoir*...

Henri IV. — Alors on ne pourra pas lui *Donner* le pion. Que représente cette décoration?

Clarion. — Ce n'est pas celle de M. Du-

vand. La scène se passe dans la rue Port-du-Temple: écoutez, voici les acteurs.

(Sur le théâtre).

Un Hôtelier. — Ah! la bonne pratique que je perds!

Un Membre de l'Alliance. — Qui donc?

L'Hôtelier. — Le grand citoyen, le grand martyr, le pur des purs, Blanqui!...

Le Membre (pâtissant). — Eh bien! Blanqui?...

L'Hôtelier. — Il est mort, citoyen; il est mort; il ne viendra plus se cacher chez moi pendant qu'on chauffe sa candidature!...

Le Membre. — Ce n'est pas possible! — Où allons-nous trouver désormais un candidat?...

Entrent une vingtaine de citoyens.

1^{er} Citoyen. — Des candidats? Voilà! Voilà!

Tous les Citoyens. — Prenez-moi! — Non, moi! — Non, moi!

(Bataille générale).

Feu Blanqui (descendant des frises et éclairé par un idem de Bengale). — Arrêtez!

RONDEAU (sur l'air): *J'en sais un petit de mon âge:*

Quel est ce désordre effroyable,

Epouvantable?

Avez-vous peur

De ne jamais trouver mon successeur?

C'est une erreur (bis).

Voulez-vous qu'il ait ma vieillesse?

Exigez-vous un prisonnier?

Un martyr méprisant, comme moi, la richesse?

Prenez aussitôt,

Prenez mon p'tit Bo

Prenez mon p'tit Bo

Mon Bo, mon net, mon Bonnet-Duverdier.

Henri IV. — Bravo!

Louis XIV. — Un peu familier.

Clarion. — C'est envoyé! Bis!

Feu Blanqui. — D'ailleurs, ce n'est pas ici que se désignent les successeurs d'Alexandre. — A l'Alcazar! à l'Alcazar!

3^e TABLEAU

La Rotonde avec nos purs à l'orchestre et le père Vaubertrand au comptoir. Une foule nombreuse et mêlée se presse dans l'enceinte.

Bonnet-Duverdier. — Écoutez ce qu'a dit la barbe vénérable dont le cercueil n'a pu étouffer la voix.

Un sceptique. — D'abord les barbes n'ont pas de voix!

Un enthousiaste. — A la porte le bonapartiste! Enlevez-le!

Thiers et Crestin. — A bas Bonnet-Duverdier! il se nourrit de bibliothèques et de grenouilles — Si la Guillotière nomme un pareil cannibale, c'est à désespérer de pouvoir jamais la civiliser!

DUO:

Thiers.

Il a chipé deux mille francs

Et ran, et ran, et rantan plan

Il n'a pas qu'il s'met' sur les rangs

V'la c'que c'est que d'garder l'argent

Et ran et ran et ran tan plan!

Bonnet.

J'ai rendu les deux mille francs

Et ran, et ran, et rantan plan

C'est pour ça que j'suis sur les rangs

Car j'ai d'l'honneur sinon d'argent

Et ran et ran et ran tan plan!

Le chœur! Oui! non! bravo! à la porte! vive Bonnet-Duverdier! vive Thiers! vive Crestin!

Bonnoit (dominant le bruit):

AIR (du temps):

Nommez-moi

Je suis Bonnoit,

Et si Crestin

Est médecin,

Moi je suis, moi je suis,

La faridondaine

Moi je suis marchand d'crépins!

Sept cents électeurs:

Chœur:

Nommons l'onnoit

C'est notre droit;

S'il n'est pas vainqueur cette fois

Nous en ferons dans six mois....

Une voix:

Qu'en ferez-vous, tas de farceurs?

Le chœur:

Nous en ferons un sénateur!

MM. Millaud, Vallier, Munier, Varambon, Aynard, Andrieux. — (Ah! pardon, nous la trouverions mauvaise.)

Le tumulte augmente; tout à coup, on apporte une urne gigantesque, on y enferme Crestin, Thiers, Bonnet-Duverdier et Bonnoit, et le chœur reprend:

Chœur.

Ils sont quatre dans la boîte

Les uns à gauche, les autres à droite:

Remuons, remuons bien,

Si ça n'leur fait pas de bien

Ça n'leur fera pas non plus beaucoup, beaucoup

[de mal]

Pourvu qu'il en sorte un, ça nous est bien égal.

L'urne lance comme un boulet retombant sur la Guillotière l'aimable M. Bonnet-Duverdier, toujours escorté de ses acolytes Crestin, Thiers et Bonnoit. — Clameur générale.

Clarion. — Ah! ça s'appelle un ballottage, cela.

Louis XIV. — On se croirait dans une ménagerie.

Henri IV. — Le fait est que ces gens sont bien bryuants.

Clarion. — Bryuants! — Ils vont recommencer deux fois cet exercice et, à la fin, ils feront la farandole dans les rues de Lyon; c'est ça qui en vaudra la peine, alors.

Henri IV. — Mais ces deux éditions successives ressemblent à la première?

Clarion. — On en mettra alors deux autres dans la boîte: Humbert et Lagrange. Celui-ci est dans les pompes funèbres; vous jugez si ce sera rigolo!

Henri IV. — Ça manque un peu d'intérêt; si nous allions, mon cher petit-fils, faire une collation pendant la fin de ce tableau?

Clarion. — Là, à côté, chez Matossi. (Bas à *Henri IV.*) Il y a des cabinets particuliers avec des particulières!....

Henri IV. — En route! en route! ô Gabrielle! ô Fosseuse! ô toutes mes amies! je vais voir à quoi ressemblent vos descendants.

Louis XIV. — J'ai peur d'une désillusion, ô mon aïeul!

Clarion. — Ah! ma foi, elles sont si vieilles, vous les aurez peut-être déjà connues.

Henri IV. — Ralliez-vous à mon panache blanc!

FIN DU PREMIER ACTE.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — Le calme après l'orage. Les fêtes du nouvel an, le public un peu spécial formant la masse des spectateurs à cette époque de la saison, la composition des spectacles, tout a contribué à apaiser les tempêtes de la semaine dernière. La claque elle-même se repose. Quelques turbulents ont bien essayé de nouveau, à la deuxième représentation de *Guillaume*, de réclamer la rentrée, — le mot est singulier visant un artiste ayant débuté et résilié, — de Mlle Dalmont, mais leurs protestations sans consistance n'ont pas rencontré d'écho.

L'affiche annonce le premier début, à bref délai, de Mlle Warnots, en remplacement de Mlle Dalmont qui, nous devons le dire, est tombée victime, non-seulement de sa propre insuffisance, mais aussi de l'insuffisance absolue de Mlle Fincken, dont l'acceptation inouïe finira par coûter cher à M. Campocasso. Avec Mlle Appia, la contralto italienne et M. Bataille, qui se feront entendre dans le *Prophète*, il ne restera qu'à attendre l'arrivée d'une dugazon et d'un ténor demi-caractère, s'il est vrai que la direction ait résilié avec M. Lestel et ait pris son parti d'économiser un emploi qui ne doit pas rester vacant.

La deuxième représentation de *Guillaume Tell* que nous venons de mentionner a été infiniment supérieure à la première. Elle a été surtout l'occasion d'un très grand succès pour M. Salomon. Il y avait certes longtemps que nous n'avions entendu chanter le rôle d'Arnold, ordinairement l'apanage des ténors ayant un ou deux *ut* à placer, mais se souciant peu de jouer le personnage, de dire les récitatifs, de phraser le chant. Avec M. Salomon, nous avons certainement perdu l'*ut* ou les *ut* en question. Seulement nous avouons sans peine, que nous ne sommes pas de ces spectateurs qui sacrifient tout le plaisir d'une soirée à cet autre prétendu plaisir, consistant à entendre pendant une demi-seconde une note plus ou moins belle, plus ou moins juste. Il nous paraît préférable d'apprécier chez un artiste la tenue en scène, la correction, la largeur du style, toutes qualités qui distinguent notre premier ténor, et que les amateurs de goût apprécieront toujours chez lui.

Célestins. — Le *Monde où l'on s'ennuie* a accaparé l'affiche. L'aimable comédie de M. Paillet est, en somme, sur notre seconde scène un succès honnête et modéré dont la valeur de l'œuvre peut revendiquer la plus grosse part. Celle des interprètes est des plus minimes.

Un seul jour, le 31 décembre, la direction a interrompu la série des représentations du *Monde où l'on s'ennuie*, pour nous faire assister aux débuts de deux nouveaux comiques, l'un jeune et l'autre marqué, M. Roque et M. Numas. Lequel de ces deux comiques est le moins amusant? Est-ce le jeune, M. Numas, ou le marqué, M. Roque? Entre les deux nous n'hésitons guère; ni M. Numas, ni M. Roque ne nous ont semblé à la hauteur des Célestins dans les *Jocisses de l'amour* où ils se produisaient pour la première fois.

Achèveront-ils leurs débuts? La direction se privera-t-elle de leurs services, comme elle s'est privée de ceux de MM. Raymond et Bourcier qui ont fui comme des ombres, sans que nous sachions pourquoi?

Les artistes qui n'ont point encore fini leurs débuts, tels que M^{lle} Jeanne Bernhardt, Renard, MM. Bouyer, Frumence, etc... ou ceux qui ne les ont pas encore commencés, MM. Bourgeois, Marty, Rodolphe, etc... seront-ils soumis aux épreuves finales?

Autant de questions qui sont le secret de M. Campocasso, sur lesquelles il a grand soin de ne pas édifier le public, et pour la solution desquelles, en dépit du cahier des charges, la municipalité lui laisse absolument carte blanche.

Mon Dieu, puisque l'année théâtrale aux Célestins, est à peu près perdue au point de vue de l'excellence de la troupe, — sinon au point de vue des recettes — nous cesserions très volontiers de chicaner M. Campocasso sur l'exécution du traité qu'il a contracté avec la Ville, c'est-à-dire avec le public, mais à la condition que pour renforcer sa compagnie dramatique, il la compléterait par d'autres sujets que MM. Frument, Roque ou Numas, quand nous avons M. Schaub, M. Rodolphe et *tutti quanti* de la même farine.

Et en attendant les merveilles que semblait promettre la direction qui a, entre ses mains habiles, le sort de nos théâtres, sainte Patience, priez pour nous, pauvres spectateurs!

Concerts populaires. — M. Aimé Gros va reprendre, à partir du 15 janvier, au Casino, la série des concerts populaires qu'il inaugura à Lyon en 1875 et que le succès avait justifiés.

Il retrouvera assurément un public fidèle à ces séances consacrées à la bonne musique.

Pour le premier de ces concerts, M. Aimé Gros s'est assuré le concours de M^{lle} Olga Césanno, une pianiste d'origine russe, qui ne s'est point encore fait entendre en France, mais dont l'étranger a apprécié le brillant talent.

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés: Le Gérant responsable

A. ALRIC

Imp. Lyon, LAFAYETTE, c. Lafayette, 5, ALRIC Y, succ

REVUE FINANCIÈRE

Le marché a continué à montrer de l'amélioration aussi bien sur nos valeurs que sur nos sociétés de crédit.

On a coté : 3 p. cent, 84.77 et 84.55, 5 p. cent 114.80 à 114.75.

Les actions du Crédit foncier de France, ont montré beaucoup d'activité, il y a eu d'assez bons achats au comptant à 1790.

Les Magasins de France et d'Algérie sont demandés aux environs de 665.

La Société française financière dont les cours ont progressé jusqu'à 1030 sont toujours des titres de portefeuille.

L'obligation de l'Hypothèque Foncière offre toute sécurité aux capitaux de placement qui s'attachent cette valeur.

Bonne tenue des actions du Crédit Lyonnais à 900.

La Banque nationale du Mexique s'est avancée à 720, ce titre institution a devant elle un avenir très brillant.

On cote 830 sur la Société nouvelle, cette valeur ne se faisant qu'au comptant n'offre pas prise aux mouvements de la Bourse.

Les dispositions du marché sont très bonnes sur la Banque Romaine qui donnera avant peu de gros bénéfices.

Le Malétra cote 515, c'est une bonne valeur de portefeuille.

En obligation des Messageries fluviales il se fait des achats considérables.

On tient la grande Compagnie d'assurances à 685.

La Société générale de fournitures militaires s'inscrit à 525, c'est une valeur qui se recommande beaucoup à l'attention du public sérieux.

Bonnes demandes sur les actions d'Alais au Rhône au pair, la compagnie va inaugurer son service complet de navigation et de transports par voie ferrée, il faut donc prévoir une hausse des titres.

Peu de valeurs peuvent rivaliser avec le Rio-Tinto, car la situation de la Société est des plus brillantes, le cours de 800 est en vue.

Il faut signaler les achats suivis qui se font sur les actions de la C^{ie} des chemins de fer sur Roules, ces titres doivent être mis en portefeuille en ce moment.

ECHOS DE LA BOURSE DE LYON

La liquidation de fin d'année a été très dure, mais comme beaucoup de reports étaient faits d'avance, la spéculation a franchi hardiment ce pas difficile. L'année nouvelle débute par la hausse de la plupart des valeurs. L'Union générale ainsi que le Suez tiennent la tête de ce mouvement; on prévoit des cours bien plus élevés sur ces deux valeurs. La Banque ottomane, depuis la signature de l'Irادي, n'a cessé de progresser, on vise le cours de mille francs, qui n'aura rien d'exagéré pour cette excellente valeur. La Landerbank reste toujours en retard, ou tient son élan pour ne pas effaroucher les puritains des Chambres autrichiennes qui ont crié au scandale lors de la dernière étape de hausse, mais son tour ne peut manquer de venir. Le Crédit lyonnais est toujours stationnaire; on prévoit une hausse prochaine sur les Fondières lyonnaises, excellente valeur un peu trop négligée en ce moment.

La Banque de Lyon et de la Loire a été l'objet d'une vive réaction au début de la semaine. Des rivalités puissantes ont exploité le retard apporté à la constitution du Crédit maritime autrichien, le public se montre trop impressionnable sur cette valeur qui, il est vrai, avait monté trop vite. La Banque générale de Lyon, qui triple son capital, a offert l'avantage de cette souscription à ses actionnaires primitifs qui s'empressent d'en profiter. Le succès de cette opération est assuré, les quelques actions anciennes qui ont paru sur le marché ont été traitées de 725 à 810, les nouvelles de 695 à 710. Cette maison va mettre en vente des *Laiteries du Rhône*, affaire avantageuse et très bien dirigée.

EAUX MINÉRALES

Françaises et Étrangères
Pharmacie des Célestins, pl. des Célestins, 5
Produits au gluten p^r les diabétiques

Nous sommes à l'époque de l'année la plus pernicieuse pour les rhumatisants. A cet effet, on ne saurait trop recommander l'usage de la flanelle végétale, huile et ouate de pin de Schmidt-Verrier, place Bellecour, 5.

MALADIES DES FEMMES
STÉRILITÉ Complètement guérie par le traitement de
Mme CHRÉTIEU de la Faculté de médecine de Paris et de l'École supérieure de pharmacie. — 25 années de succès. — Analyse des urines par des procédés chimiques. Lyon, 9 rue Bourbon, au premier. Cabinet de midi à 4 heures.

MAISON D'ACCOUCHEMENT
Soins — Discretion
M^{ME} DU PORT
TIENT DES PENSIONNAIRES
Lyon, 31, rue Centrale, 31
(Ecrire franco).

Insecticide Foudroyant
Destruction infaillible des punaises, puces, poux, mouches, cousins, cafards, mites, fourmis, chenilles, charançons, etc. — E. GALZY, fabricant, 28, rue Bugeaud, à Lyon. — Le kilog., 12 fr.; 100 gr., par poste, 1 fr. 95.

Éviter les contrefaçons
CHOCOLAT MENIER
Exiger le véritable nom
Cie Générale d'Affichage
V. FOURNIER, rue Confort, 14

Nous lisons dans le *Solui public*, de Lyon, du 11 novembre :
St-Etienne-du-Bois, le 9 novembre 1881
Monsieur le rédacteur,
Dans l'intérêt des personnes affligées de hernies, je vous prie de vouloir bien insérer dans votre journal la présente, que je m'impose comme un devoir. J'étais atteint, depuis 1879, d'une hernie inguinale et scrotale du côté gauche, dont l'existence fut, le 11 avril 1880, constatée par M. le docteur Brevet, de Bourg, et pour laquelle je fus, la même année, réformé par le conseil de révision. Aussitôt après, j'ai suivi le traitement spécial de M. le docteur Gaillard, médecin à Lyon, quai de la Charité, 1, et j'affirme avoir obtenu en quarante-cinq jours, une guérison parfaite.

A l'appui de mon témoignage, je présenterais, au besoin, le double certifié de MM. les docteurs Brevet et Nodet, de Bourg, en date du 16 octobre dernier, déclarant qu'il n'existe sur moi aucune trace de hernie, et qu'ainsi celle dont j'étais affligé complètement disparu sous l'influence du procédé thérapeutique de M. le docteur Gaillard.

Veuillez agréer, etc.

Guillerminet (François), menuisier, à St-Etienne-du-Bois, près Bourg (Ain).

L'ÉCHO VINICOLE
Organe de la production et du Commerce des vins.
Paraissant à Lyon, le Dimanche.
Ce journal se recommande au commerce des Vins et Spiritueux par l'exactitude et l'importance des renseignements qu'il publie chaque semaine de tous éminentes centres vinicoles.
Prix de l'abonnement, 10 fr. par an. Adresser les demandes d'abonnement à M. A. GODARD, administrateur-gérant, quai de la Guillotière, 6 et rue de Bonnel, 2, à Lyon.

HERNIES sans opération, guérison prompte, parfaite garantie par les faits. En conséquence plus de bandage.
D. GAILLARD, quai de la Charité, 1, Lyon.

INSECTICIDE FOUROYANT
DESTRUCTION infaillible des **CAFARDS**
E. GALZY, 28, rue Bugeaud, Lyon. — Le kilog., 12 fr.; 100 gr., par la poste, 1 fr. 95.

LA GAZETTE DE PARIS
Dixième Année Journal Financier 52 N^{os} par An
PARAIT TOUS LES DIMANCHES
2 FRANCS PAR AN
SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO: Situation Politique et Financière. — Renseignements sur toutes les valeurs. — Etudes approfondies des entreprises financières et industrielles. — Arbitrages avantageux. — Conseils particuliers par correspondance. — Cours de toutes les Valeurs cotées ou non cotées. — Assemblées générales. — Appréciations sur les valeurs offertes en souscription publique. — Lots, décrets, jugements, intéressant les porteurs de titres.
Chaque abonné reçoit gratuitement:
Le Bulletin Authentique
DES TIRAGES FINANCIERS ET DES VALEURS A LOTS
Document inédit, paraissant tous les quinze jours, renfermant TOUS LES TIRAGES, et des INDICATIONS qu'on ne trouve dans aucun autre journal financier.
ON S'ABONNE, moyennant 2 fr. en timbres postes, 59, rue Taitbout, Paris
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

FER ENCAUSSE
SOLUTION TITRÉE DE FER BICARBONATE
Guérir: Chlorose, Anémie, Névralgies, Hystérie, Pertes blanches, Epuiseinent, Lymphatisme, Rachitisme, etc.
Il ne se coagule jamais et il est véritablement le moins cher de tous les ferrugineux, puisque la façon dure de 40 à 50 jours.
PAIX DU FLACON UNIQUE: 3 fr. 50
VENTE dans toutes les bonnes Pharmacies
Vente en gros et Dépôt général: Coustelier, Paër & C^{ie}, 45, FAUB. MONTMARTRE, 45, PARIS
LYON: Vente en gros: Cherblanc, Lestra, Faivre; au détail: Pharmacie des Terreaux, pharmacie du Serpent, Mazade & Daloz, Monvenoux, Loréas.

LE PETIT GUIDE DE L'ÉTRANGER
En vente à l'Agence générale de Publicité, 14, rue Confort, Lyon.

33, RUE DE FLEURUS PARIS LIBRAIRIE ABEL PILON RUE DE FLEURUS, 33 PARIS

A. LE VASSEUR, SUCCESSEUR, ÉDITEUR

5 FRANCS par MOIS jusqu'à 100 Francs d'acquisition
Pour un achat au-dessus de CENT fr. le paiement est divisé en VINGT mois

Dictionnaires Encyclopédies Histoire Géographie Littérature Philosophie Sciences Industrie Beaux-Arts

PUBLICATIONS NOUVELLES
GRAND ATLAS DÉPARTEMENTAL de la FRANCE, de l'ALGÉRIE et des COLONIES, suivi d'un ARMORIAL des principales villes de France. — 1000 cartes in-folio accompagnées d'un texte contenant la matière de dix vol. in-8°. 2 vol. reliure riche. Prix: 125 fr., payables 5 fr. par mois.
En préparation: L'ART NATIONAL par H. DU CLEUZIQUO, 2 vol. gr. in-8°, illustrés de 40 chromolithographies, 20 grav. hors texte et 800 bois dans le texte.

1 FRANC par AN 150,000 ABONNÉS **52 NUMÉROS**
Le Moniteur des Valeurs à Lots
(Paraît tous les Dimanches, avec une causerie financière du Baron Louis)
LE SEUL JOURNAL FINANCIER qui publie la Liste officielle des Tirages de toutes valeurs françaises et étrangères
LE PLUS COMPLET DE TOUS LES JOURNAUX (SEIZE PAGES DE TEXTE)
Il donne Une Revue générale de toutes les Valeurs. — La Cote officielle de la Bourse Des Arbitrages avantageux. — Le Prix des Coupons. — Des Documents inédits.
Propriété du CRÉDIT DE FRANCE. — Capital: 75,000,000 de Fr.
On s'abonne dans toutes les succursales des Départements. UN FRANC PAR AN dans les Bureaux de Poste et à PARIS, 47, Rue de Londres

ARMES DE CHASSE ET DE TIR
Fabrique et Réparation
FOURNITURE ET ÉCHANGE
Canon Choke-Bored à longue portée
J. MULLER, 20, rue d'Algérie, Lyon.

LEÇONS
d'Italien, d'Allemand & d'Espagnol
PRIX MODÉRÉS
S'adresser à l'Agence Fournier, 14, rue Confort, sous le n° 1216.

Articles de Luxe et de Fantaisie
MON CASSET
Rue de la République 32 (EX-RUE DE LYON)
MAROQUINERIE — ÉVENTAILS
Bijouterie. — Tabletterie
Sacs gibecières. Necessaires garnis
Ébenisterie artistique
Porte-Bouquets — Passe-Partout
Chapelles. — Petits Bronzes
Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie
Caves à Liqueurs
PORTE-CIGARES en CUIR de RUSSIE

LE CAFÉ DES GOURMETS
est composé des meilleures sortes. Il ne contient aucun mélange de Chlorure ou autres substances analogues.
Toutes les boîtes doivent être scellées par deux bandes portant le nom: **THERMOBLEN**
ÉVITER LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE
ENVOI GRATIS ET A TOUT LE MONDE
de l'Indication, avec preuves irrécusables, d'une formule infaillible pour guérir, en secret et à peu de frais, les écoulements récents et les plus invétérés, écrire à EYMIN, à Vienna (Isère). Il répond par retour du courrier.

AU LABOUREUR
Maison recommandée pour la bonne Fabrication des
CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETTES ET ENFANTS
DÉPÔT DE LA CHAUSSURE PINET
BON MARCHÉ
ÉLÉGANCE ET SOLIDITÉ
Hommes 12 fr. Femmes 8 fr.
Maison CASSET, rue de la République, 32 EX-RUE DE LYON

Agence générale d'Affichage et de Publicité, V. FOURNIER, rue Confort, 14